

QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES

LEON LUČEV

TERET

UN FILM DE OGNJEN GLAVONIĆ

AU CINÉMA LE 13 MARS

SYNOPSIS

1999, alors que la Serbie est bombardée par l'OTAN, Vlada travaille comme chauffeur de poids lourds. Dans son camion, il transporte un mystérieux chargement du Kosovo jusqu'à Belgrade et traverse un territoire marqué par la guerre. Lorsque sa tâche sera terminée, il devra rentrer chez lui et vivre avec la conséquence de ses actes.



NOTE DU RÉALISATEUR

J'avais neuf ans lorsque mon père est revenu de la guerre en Croatie. Je jouais au football sur le terrain devant notre bâtiment et sa silhouette en uniforme s'est dessinée dans le champ d'en face. Il a repris sa place dans la famille comme si de rien n'était. Il était l'un d'entre nous, une part d'un tout, sans l'ombre d'un doute. Lorsque sa mission de soldat s'est terminée, ce qu'il avait fait à la guerre n'avait aucune importance.

Depuis, je me suis interrogé. Je me suis imaginé des histoires reconstituant son parcours durant cette période. Bien plus tard, nous en avons parlé – et c'est seulement à ce moment-là que j'ai pu clore ce chapitre de ma vie et de celle de ma famille.

Persiste cette question : qu'y avait-il de si important à combattre, qu'il en abandonne ma mère, mon jeune frère et moi ? Ce combat était-il donc plus important que sa famille... d'ailleurs contre quoi et qui exactement se battait-il ?

Bien entendu, il n'existe pas de réponse simple à ces questions, et il nous faut apprendre à l'accepter. Avec ce film, je veux explorer des démons qui me hantent depuis longtemps, et également explorer les peurs et les angoisses qui ont grandi en moi.

Teret retrace l'histoire de Vlada, un homme qui vient de perdre son poste de chauffeur. L'armée lui propose une mission bien rémunérée qu'il accepte malgré ses suspicions. Le film le suit au cours de cette journée durant laquelle il conduit un camion à travers la Serbie. Au cours, aussi, de son cheminement intérieur – dans une plongée métaphysique qui le confronte à lui-même et à la société dans un sombre moment de déchéance.

C'est de là que naît la tension du film : du sentiment d'angoisse lié à cette vérité que Vlada ne veut pas regarder mais qui peut surgir à tout moment, au détour d'un carrefour. La pression imposée au spectateur est celle que notre protagoniste génère et supporte.



C'est un homme ordinaire, qui ne sait pas changer le tracé de son chemin. Il ne veut pas être un héros, et finit par accepter la situation par facilité, par lâcheté. Ce sera son fardeau, le poids qu'il devra porter.

Le film ne se veut en aucun cas une tentative d'expliquer – et encore moins de justifier – les atrocités commises. La seule manière décente de traiter le sujet est selon moi factuelle. Les événements sont trop récents et leur envergure trop large pour pouvoir les appréhender selon toute leur complexité.

Cependant, ce qu'il est important de questionner, c'est la conscience humaine. La position de chacun, hommes ordinaires, au sein d'événements qui les dépassent.

Des hommes qui n'étaient qu'un rouage de la machine. Vlada est juste l'un d'entre eux. Son intimité, ses doutes. Pas ses actions « héroïques » ni « maléfiques », pas ses retournements et sa catharsis. Un petit homme, piégé par un destin écrit par les hommes plus que par les Dieux, piégé surtout par le fait qu'il doive l'écrire lui-même. Dont les choix ne se font pas entre le bien et le mal, mais entre le moins mauvais de deux maux. Il prend la décision consciente de participer à un acte qu'il réprouve, et une fois engagé dans la mauvaise direction, il se retrouve bien au-delà que ce qu'il avait imaginé.

C'est seulement alors qu'il prend conscience des conséquences de ses actes, et du poids qu'il devra porter pour les années à venir – voire pour le reste de sa vie, et qu'il fera porter à sa famille. Je voudrais que ce film puisse constituer une base de réflexion pour ma génération, sa relation à l'Histoire de la Serbie et particulièrement la part la plus noire de cette Histoire, les faits dont personne ou presque ne souhaite parler.

En choisissant plus précisément de traiter d'un événement terrible de notre passé, un crime jamais évoqué ni compris, et toujours en partie inconnu dans mon pays, je souhaite prendre à bras le corps une responsabilité. Celle de la conscience de ce qui a été perpétré en notre nom, pour notre futur, dans le passé récent de la Serbie.

OGNJEN GLAVONIĆ



ENTRETIEN AVEC OGNJEN GLAVONIĆ

En restant centré sur un mystérieux chargement transporté à l'arrière d'un camion, *Teret* m'a fait penser au *Salaire de la peur* d'Henri-Georges Clouzot.

J'ai également beaucoup aimé le remake américain *Sorcerer*, réalisé par William Friedkin. Peut-être que cela m'a effectivement influencé, car dès que j'ai commencé à travailler sur le film, il y a presque 8 ans, les gens y faisaient toujours référence. Mais je ne voulais pas que le public sache ce que le personnage transporte dans son camion. Certains pensent qu'il transporte des armes, d'autres imaginent une connexion à de sombres trafics. Je voulais que les spectateurs se posent la question aussi longtemps que possible.

Même si on entend souvent des explosions en arrière-plan, Vlada, interprété par Leon Lučev, ne semble pas trop inquiet. Pourquoi est-il aussi indifférent ?

C'est basé sur ma propre mémoire. J'avais 14 ans lorsque les bombardements ont commencé et au bout d'une semaine, c'est devenu notre réalité quotidienne. La peur persiste jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'on ne peut rien y changer. Bien que le pays entier soit bombardé par l'OTAN, au Kosovo les forces de l'état serbe se battaient contre les séparatistes albanais et des civils se faisaient tuer en masse. Je voulais que le spectateur ressente cette guerre qui se déroule en arrière-plan et le danger qui peut surgir de toute part, à n'importe quel moment.

Pendant toute la durée du film, on quitte rarement l'intérieur du camion. Quelle en est la raison ?

A l'exception des intrigues parallèles, je ne voulais pas quitter le personnage de Vlada. La caméra n'est jamais à l'extérieur ; mais toujours dans la cabine, avec lui. Le camion est comme un cocon qui le protège du reste du monde, mais en même temps, il se retrouve seul face à ses pensées. Il est difficile de comprendre ce qui se passe réellement lorsqu'on n'a pas de perspective extérieure. Je ne voulais pas faire un film d'action. Je ne voulais pas avoir des centaines de plans et d'angles de caméra différents, car il était

plus important de passer du temps avec lui, dans le bruit du camion, pour voir ce qu'il voit et sentir ce qu'il ressent. Le film est défini par deux mots : isolation et occupation. Quand il sort de la cabine du camion, il entre dans un territoire occupé par la guerre : les bombes, les coups de feu, le bruit mais aussi la peur et la paranoïa qui se sont réveillées chez les gens. Voilà pourquoi Vlada retourne toujours au camion.

Son long voyage est ponctué par de courtes rencontres.

Je voulais montrer à quoi ressemblait mon pays à l'époque. Sans trop expliquer le contexte, donner des informations ou mettre en avant le côté dramatique. Je voulais montrer le cheminement intérieur métaphysique de mon personnage, mais également une société dans une période sombre de déclin. Ce devait être une histoire dans laquelle il finit par découvrir ce qu'il y a dans le camion, mais aussi quelques vérités sur lui-même en tant qu'être humain. Durant son voyage, il rencontre plusieurs personnages, mais j'étais particulièrement intéressé par les jeunes. Presque toutes les histoires secondaires concernent la jeune génération, et presque toujours sans obtenir un dénouement clair. Peut-être est-ce parce que j'étais moi aussi un adolescent à l'époque, et que j'avais l'impression qu'il n'y avait pas d'issue possible.

En montrant des bâtiments abandonnés ou des monuments oubliés de la Seconde Guerre mondiale, vous vous référez sans cesse au passé du pays. Pourquoi était-ce important pour vous ?

Parce que *Teret* porte principalement sur ce qu'une génération laisse à la suivante. Dans le film, j'évoque la génération précédente, ce qu'ils ont hérité de leurs parents, mais avant tout ce qu'ils nous ont laissé, à nous leurs enfants. La génération de mes parents a été élevée avec des histoires de lutte antifasciste, j'avais donc besoin de ces références : les cartes postales, les vieilles photos et les monuments. Ils replongent Vlada dans son enfance, dans l'ancienne Yougoslavie, dans la mémoire de son père. Ma génération a hérité des histoires dont nos parents ne voulaient





pas parler – des histoires qui n’ont jamais été racontées. Celles des ponts qu’ils ont brûlés, du sang qu’ils ont fait couler et de la responsabilité qu’ils n’ont pas voulu endosser. Je voulais donc peut-être pouvoir dire que dans un futur proche, les jeunes pourront enfin parler des choses que leurs parents n’ont pas pu leur dire.

Vous avez mentionné le fait que vous travaillez sur le film depuis 8 ans. Qu’est-ce qui vous a pris si longtemps ?

L’écriture a été facile – c’est le financement qui a été plus problématique. Le script était terminé en 2012, mais dans mon pays (et dans toute la région d’ailleurs), les gens racontent peu ce genre d’histoire. Il y a beaucoup d’obstacles. Même si j’évoque des faits réels qui ont vraiment eu lieu, on ne m’a pas aidé. En fin de compte, j’ai dû trouver l’argent ailleurs, même si le film devait bien évidemment être tourné en Serbie, avec une équipe et des acteurs serbes. Voilà pourquoi cela a pris si longtemps. Entre temps, j’ai découvert tellement plus de choses sur ce crime que j’ai décidé en 2015 d’en faire un documentaire. *Depth Two* porte plus sur le contexte, l’organisation et le silence autour de la guerre

– on y entend des témoins qui en parlent, on voit les lieux où les histoires se sont déroulées. Le documentaire a été montré à la Berlinale et m’a même aidé à terminer *Teret*. Nous avons fini par obtenir une petite aide du Centre de Cinéma Serbe.

Qu’est-ce qui est pour vous le plus choquant dans ce crime ?

On ne peut pas être trop émotionnel quand on fait ce genre de film, car si on l’est, on finit par prendre parti et se censurer. On tente trop d’expliquer et ça n’est pas ce que je voulais faire. Ce qui m’a choqué c’est que dans mon pays, encore aujourd’hui, presque personne ne croit que ça s’est vraiment passé. Et beaucoup n’en ont même pas entendu parler – j’ai moi-même découvert tout cela 10 ans après les événements. C’est sans doute ce qui me motive à en parler. Ce crime a aussi été méticuleusement organisé. Il a été commis par la police, les militaires et par les civils : c’était une énorme entreprise et beaucoup y ont trouvé un gain personnel, un appartement en ville ou beaucoup d’argent. Bien sûr il y avait également ceux qui ont eu peur de dire non et qui ne savaient pas dans quoi ils s’engageaient. Comme Vlada.

Pourquoi avez-vous choisi Leon Lučev ? Il n’a pas peur des sujets controversés, comme le prouve son film récent *The Miner* ?

J’ai choisi Leon après l’avoir vu interpréter des personnages très différents dans plusieurs bons films. Nous avons commencé à travailler ensemble trois ans avant le tournage, et l’expérience qu’il a apportée non seulement à son personnage et au film, mais aussi sur le tournage a donné au jeune réalisateur que je suis un sentiment de sécurité. Grâce à lui, j’ai commencé à croire que peut-être tout irait bien en fin de compte.

Vous parlez dans le film de Pančevo, le village où vous avez grandi. Pourquoi ?

Je ne connais pas personnellement de chauffeurs de Pančevo ayant commis de tels actes, mais l’idée c’est que ça pouvait être n’importe qui, mon père ou le père de mon meilleur ami. C’était important pour moi de le rendre plus personnel. Il y a tant de choses de cette époque dont je me souviens. Toutes ces expériences et ces souvenirs d’enfance, ces peurs et ces rêves que je faisais me hantent toujours, et ils font partie du film.

Quiconque choisit de devenir réalisateur dans mon pays – ou n’importe quel autre pays sans une industrie du cinéma importante et prospère – décide de le faire par amour. Il n’y avait pas beaucoup de place pour le genre de cinéma que nous aimons, nous avons donc décidé de remplir ce vide en fondant un festival de cinéma à Pančevo avec Tatjana Krstevski, qui est la cheffe opératrice du film, et Stefan Ivančić, qui en est le producteur. La mission du festival est d’éduquer les jeunes, de leur offrir quelque chose de différent. Les gens naissent avec une grande curiosité, puis avec le temps, celle-ci est réduite et se limite à une zone de confort. Mais nous sommes toujours pleins d’enthousiasme, car sans cela, on ne va pas loin dans mon pays. Il est toujours facile de trouver des raisons pour ne pas faire les choses, et j’essaie de combattre cette logique. Il y a quelques années, j’ai fait le documentaire *Živan Makes a Punk Festival* autour d’un homme un peu fou qui voue son existence à l’organisation d’un festival dans son village. Il nous montre comment lutter et ne pas se laisser vaincre par un système comme le notre. Cela m’a beaucoup inspiré.

OGNJEN GLAVONIĆ

Réalisateur

Ognjen Glavonić est né en 1985 à Pančevo en Yougoslavie. Ses courts-métrages ont été sélectionnés dans plus d'une cinquantaine de festivals internationaux. *Živan Makes a Punk Festival* (2014), son premier documentaire, a été projeté en avant-première au Festival Cinéma du Réel avant d'être sélectionné notamment au Festival International du Film de Rotterdam (CPH DOX) et au Festival International du Film Indépendant de Lisbonne. Son documentaire *Depth Two* (2016) a été présenté en première mondiale au Forum de la Berlinale et été récompensé du Prix du Meilleur Film aux Festivals Dei Popoli (Italie), DokuFest (République du Kosovo), Message to Man (Russie), OpenCity Docs Fest (Londres), ZagrebDox (Croatie) et Kassel Dokfest (Allemagne). Il est le fondateur du Festival du Film de Pančevo. *Teret* est son premier long-métrage de fiction. Le film a été primé dans de nombreux festivals, remportant notamment Le Prix de la Mise en Scène au Festival International du Film de Marrakech, le Prix FIPRESCI pour le Meilleur Film ainsi qu'une Mention Spéciale du Jury International au Festival du Film de Cottbus (Allemagne), le Prix du Meilleur Réalisateur au Festival International du Film de Pingyao (Chine).

LEON LUČEV

Acteur

Leon Lučev, né en 1970 à Šibenik en Croatie, est un acteur et réalisateur croate. Diplômé de l'Académie d'Art Dramatique, il rejoint la troupe du ITD Theatre. Au cours des années 1997 à 2003, il joue sous la direction des plus prestigieux metteurs en scène tels que Tomi Janežič, Damir Zlatar Fray et Lukas Nola. Il a collaboré avec de nombreux réalisateurs tels que Hans-Christian Schmid, Jasmila Žbanić, Hrvoje Hribar, Srdan Golubović, Vinko Brešan, Lukas Nola, Angelina Jolie, Zrinko Ogresta, Branko Schmidt ou Janez Burger. Il apparaît dans de nombreux films croates et bosniaques et tient notamment le rôle masculin principal dans deux films de la réalisatrice Jasmila Žbanić, *Sarajevo, mon amour* (2006) et *Le Choix de Luna* (2008). De 2006 à 2014 il a également dirigé sa propre société de production Živa produkcija. Ses films ont été récompensés à Pula, Berlin, Sundance, Sarajevo, Bruxelles, Los Angeles et Jérusalem.

NON-ALIGNED FILMS

Non-Aligned Films Production est une société de production, basée à Belgrade, en Serbie, et fondée par les deux jeunes réalisateurs Ognjen Glavonić et Stefan Ivančić, avec la productrice Dragana Jovović. Non-Aligned Films a pour vocation de fonctionner comme une plateforme de production destinée à une nouvelle génération de réalisateurs serbes. Le premier film produit par Non-Aligned Films est le documentaire d'Ognjen Glavonić *Živan Makes a Punk Festival* (2014). Non-Aligned Films a également produit trois courts-métrages en 2014 – le documentaire *1973* de Stefan Ivančić (33min, Visions du Réel) et son court-métrage de fiction *Moonless Summer* (31min, Festival de Cannes, Cinéfondation), ainsi que le documentaire réalisé par Jelena Maksimović et Ivan Salatić *Heavens* (19min, CPH DOX). Le documentaire d'Ognjen Glavonić *Depth Two* a été présenté en avant-première mondiale au Forum de la Berlinale 2016.

CINÉMA DEFACTO

Cinéma Defacto est une société de production à taille humaine basée à Paris. Le catalogue de la société comprend 36 longs-métrages, dont la quasi-intégralité a fait l'objet d'une coproduction et a bénéficié d'une Première dans un festival de catégorie A. Deux associés issus de deux générations dirigent la société : Tom Dercourt, membre du réseau ACE, a créé la société après dix ans de production avec une autre structure, et Sophie Erbs, membre EAVE, qui a rejoint l'équipe en 2004 et est devenue associée en 2012. Parmi les films produits par Cinéma Defacto, on compte *La Tourneuse de page* de Denis Dercourt (Un Certain Regard, Cannes 2010), *Laya Fourie* de Pia Marais (En compétition à la Berlinale 2013), *L'été des poissons volants* de Marcela Said (Quinzaine des Réalisateurs, Cannes 2013), *Le temps des rêves* d'Andreas Dresen (En compétition à la Berlinale 2013), *Le Lendemain* de Magnus von Horn (Quinzaine des Réalisateurs, Cannes 2015), *Apprentice* de Boo Junfeng (Un Certain Regard, Cannes 2016), *Los Perros* de Marcela Said (Semaine de la Critique, Cannes 2017), *Dopo la Guerra* de Annarita Zambrano (Un Certain Regard, Cannes 2017).

KINORAMA

Fondée à Zagreb (Croatie) en 2003, Kinorama est une société de production spécialisée dans la production de films de fiction. Kinorama compte à son actif 19 longs-métrages, pour la plupart des co-productions, 23 courts-métrages et deux séries télévisées. Les films les plus récents produits par Kinorama sont *The Reaper* (2014) réalisé par Zvonimir Juric, *Zvizdan / The High Sun* (2015) de Dalibor Matanic et *Quit Staring at My Plate* (2016) réalisé par Hana Jusic. *Zvizdan* a été retenu pour la sélection officielle de la compétition Un Certain Regard de la 68^{ème} édition du Festival de Cannes en 2015, et a remporté le Prix du Jury. Kinorama est dirigé par Ankica Jurić Tilić, membre du réseau ACE, diplômée de l'EAVE et membre de Producers on the Move et de l'European Film Academy.

THREE GARDENS FILM

Pouria Heidary Oureh est né en Iran en 1984. Ce jeune producteur et réalisateur est diplômé du SAe Institute of Digital Film de Dubai. Les courts-métrages qu'il a réalisés ont été projetés dans de nombreux festivals internationaux et depuis deux ans il a également commencé à produire des longs et courts-métrages indépendants. Il fournit aussi un soutien en technique et en son à des films indépendants.



— DISTRIBUTEUR —

NOUR FILMS

Nour Films est une société de Distribution fondée par Patrick Sibourd en 2008 dont le siège est basé à Paris. Son objectif est de soutenir des projets et des films indépendants qui portent un regard engagé sur le monde en travaillant main dans la main avec leurs réalisateurs et leurs producteurs. La ligne éditoriale de Nour Films est fondée sur l'exigence cinématographique, sur des histoires fortes et des sujets résolument nécessaires.

Le catalogue de Nour Films compte notamment les films de Rolf de Heer *Bad Boy Bubby* (Grand Prix du Jury, Mostra de Venise 1993) et *Charlie's Country* (Un Certain Regard, Cannes 2014), les fictions *Le Lendemain* de Magnus Von Horn (Quinzaine des Réalisateurs, Cannes 2015) et *On l'appelle Jeeg Robot* (Gabriele Mainetti, 7 David di Donatello en 2016) ou les documentaires *Jodorowsky's Dune* de Frank Pavich (Quinzaine des Réalisateurs, Cannes 2013), *Spartacus & Cassandra* de Ioanis Nuguet (Sélection ACID, Cannes 2014), ou encore *Et Les mistral gagnants* de Anne-Dauphine Julliand. En 2018, Nour Films a sorti en salles *Oh Lucy !* de Atsuko Hirayanagi (Semaine de la Critique, Cannes 2017), *Mobile Homes* de Vladimir de Fontenay (Quinzaine des Réalisateurs, Cannes 2017), *Fortuna* de Germinal Roaux (Ours de Cristal et Prix génération 14+, Berlinale 2018), *Touch Me Not* d'Adina Pintilie (Ours d'Or, Berlinale 2018) et *Marche ou Crève* de Margaux Bonhomme. La société sortira en salles début 2019 les films *In My Room* d'Ulrich Köhler (Un Certain Regard, Cannes 2018) et *Le grain et l'ivraie* de Fernando Solanas (Berlinale Special 2018).

INFORMATIONS TECHNIQUES

Titre original **Teret**
Genre **Drame**
Pays de production **Serbie, France, Croatie, Iran, Qatar**
Langue **Serbe**
Année **2018**
Durée **98 min.**
Format image **1.85**
Son **5.1**

LISTE ARTISTIQUE

Leon Lučev
Pavle Čemerikić
Tamara Krcunović
Ivan Lučev
Igor Benčina
Radoje Čupić
Jovo Maksić
Stefan Trifunović
Tanja Pjevac
Ljubiša Miličić
Branko Perišić
Novak Bilbija

ÉQUIPE

Réalisateur **Ognjen Glavonić**
Script **Ognjen Glavonić**
Images **Tatjana Krstevski**
Montage **Jelena Maksimović**
Décors **Zorana Petrov**
Design sonore **Jakov Munižaba**
Mixage **Gilles Bénardeau**
Sociétés de production **Non-Aligned Films**
Sociétés de co-production **Cinéma Defacto,
Kinorama,
Three Gardens Film**
Avec l'aide de **Aide aux cinémas du monde,
CNC,
Eurimages,
Centre Audiovisuel de Croatie,
Visions Sud Est,
Centre du Cinéma Serbe,
Fonds Hubert Bals,
Institut du Film de Doha,
Province Autonome de Vojvodina**
Producteurs **Dragana Jovović,
Stefan Ivančić,
Ognjen Glavonić,
Sophie Erbs**
Co-producteurs **Ankica Jurić Tilić,
Pouria Heidary Oureh,
Tom Dercourt**
Producteur associé **Vladimir Vidić**

AU CINÉMA LE 13 MARS

DISTRIBUTION

NOUR FILMS

01 47 00 96 62

contact@nourfilms.com



MAKNA PRESSE

Chloé Lorenzi

01 42 77 00 16

info@makna-presse.com

Matériel de presse disponible sur www.nourfilms.com

[f/nourfilmscinema](https://www.facebook.com/nourfilmscinema) [t/nourfilms](https://twitter.com/nourfilms) [i/nour_films](https://www.instagram.com/nour_films) nourfilms.com